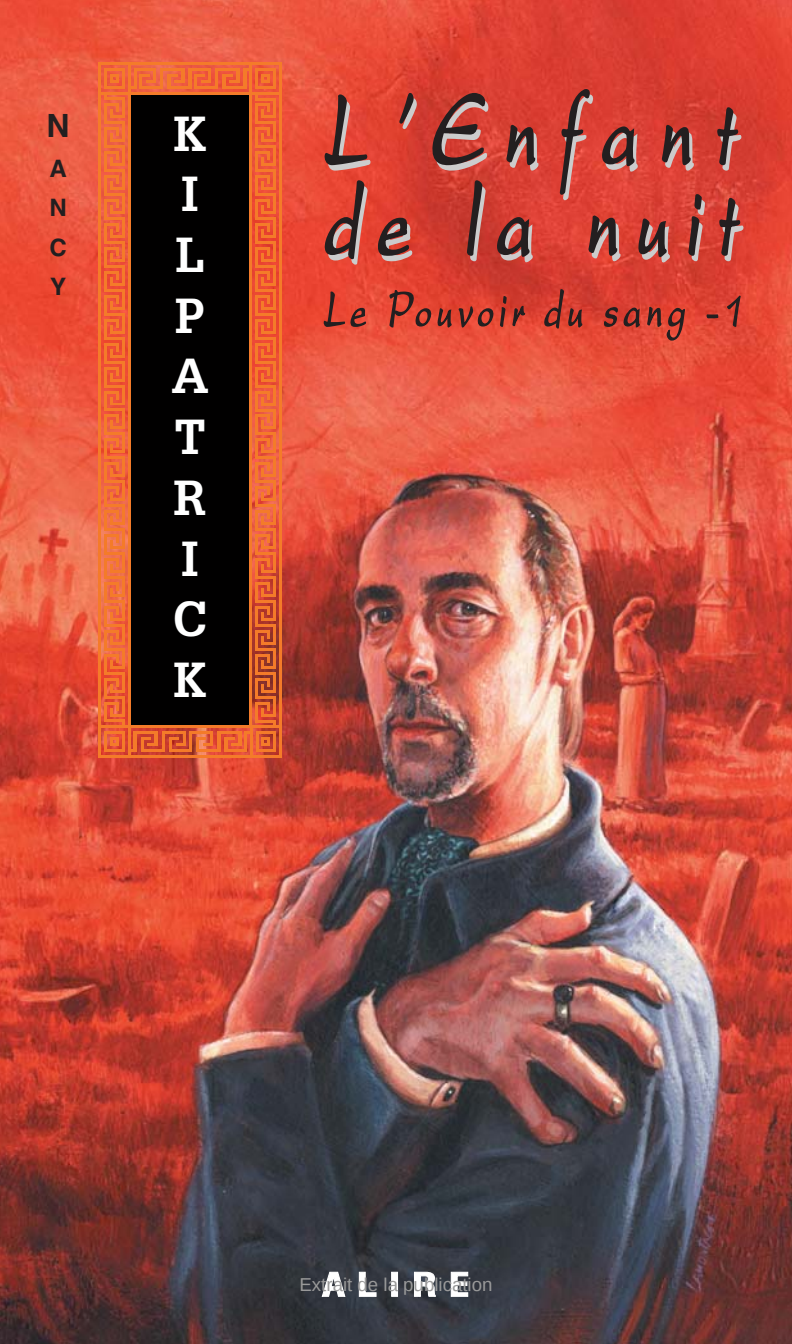
NANCY KILPATRICK

L'Enfant de la nuit

Le Pouvoir du sang -1



ALIRE

Extrait de la publication

À propos de Nancy Kilpatrick…

« Nancy Kilpatrick est la
“Reine des Damnées” canadienne. »
The Ottawa Citizen

« L’écriture de Nancy Kilpatrick est à la fois éloquente et érotique – ses histoires séduisent le lecteur grâce à l’attraction réciproque de l’effroi et du désir. »
Stephen Jones, éditeur de ***Dark Terrors***

« Kilpatrick est un de ces rares auteurs capable de rapprocher les genres et de le faire efficacement. »
The Sudbury Star

« Laissez Nancy Kilpatrick vous guider à travers son univers torturé par le sexe et la passion, la faim dévorante et le sang, les âmes damnées et les torrides nuits de velours. »
Karen E. Taylor

« Les amateurs d’histoires de vampires ont trouvé une nouvelle déesse en Nancy Kilpatrick. »
Karl Edward Wagner

« Nancy Kilpatrick est une audacieuse écrivaine de l’horreur érotique. »
Poppy Z. Brite

Extrait de la publication

… ET DE *L'ENFANT DE LA NUIT*

« *L'ENFANT DE LA NUIT*,
C'EST L'HORREUR ÉROTIQUE À SON MEILLEUR
[...] UN GRAND ROMAN DE VAMPIRES ! »
Bookpage

« UN TRAITEMENT UNIQUE
DU THÈME VAMPIRIQUE. »
Nancy Holder

« UNE SUPERBE NOUVELLE SÉRIE
DE VAMPIRES ÉROTIQUES. »
Birmingham Post

« LE DERNIER OPUS *VAMPÉROTIQUE*
DE KILPATRICK PROVOQUE
PAR SES IDÉES NOIRES DÉCADENTES […]
ET SES VAMPIRES TOUJOURS
AUSSI ARROGANTS QUE DÉCONTRACTÉS. »
The Vampire Guild

« C'EST EN QUELQUE SORTE UNE HISTOIRE
D'AMOUR PERVERS, ET INÉVITABLEMENT
KILPATRICK SERA COMPARÉE À ANNE RICE,
CE QUI N'EST PAS TOUT À FAIT JUSTIFIÉ CAR
ELLE S'EST FORGÉE UN STYLE BIEN À ELLE AU
FIL DE SES ROMANS. CE LIVRE A DE NOMBREUSES
QUALITÉS, LE PROFESSIONNALISME N'ÉTANT PAS
LA MOINDRE [...] *L'ENFANT DE LA NUIT* EST UN
ROMAN SOLIDE, UN RÉCIT D'HORREUR
DIVERTISSANT ET BIEN ÉCRIT. »
The Dark Side

L'Enfant de la nuit

(Le Pouvoir du sang –1)

De la même auteure

As One Dead [coll. D. Bassingwaithe], White Wolf, Vampire : The Masquerade, 1996.

Série « *Power of the Blood* »

Child of the Night, Raven, 1996 ; Pumpkin, 1998.
L'Enfant de la nuit. Roman. *(Le Pouvoir du sang -1)*
Beauport : Alire, Romans 046, 2001.

Near Death, Pocket, 1994 ; Pumpkin, 1998.
La Mort tout près. Roman. *(Le Pouvoir du sang -2)*
Beauport : Alire, Romans 049, 2001.

Reborn, Pumpkin, 1998.
Renaissance. Roman. *(Le Pouvoir du sang -3)*
Beauport : Alire, Romans 053, 2002.

Bloodlover, Baskerville, 2000.
La Passion du sang. Roman. *(Le Pouvoir du sang -4)*
Lévis : Alire, Romans 058, 2002.

Extrait de la publication

L'ENFANT DE LA NUIT

(LE POUVOIR DU SANG –1)

NANCY KILPATRICK

traduit de l'anglais
par
SYLVIE BÉRARD et SUZANNE GRENIER

Illustration de couverture : JACQUES LAMONTAGNE
Photographie : HUGUES LEBLANC

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :
Messageries ADP
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :
Interforum editis
Immeuble Paryseine, 3,
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :
Interforum editis Suisse
Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :
Interforum editis Benelux S.A.
Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire
LES ÉDITIONS ALIRE INC.
C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

© 1996 NANCY KILPATRICK

TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS

Dépôt légal : 3e trimestre 2001
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2001 ÉDITIONS ALIRE INC. POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

10 9 8 7 6 5e MILLE

JE SUIS… SANG

Il y a un homme que j'aperçois
La mort sourit derrière son visage
Il m'invite, un verre de vin à ses lèvres
Suis-je si naïve, si charmée
Suis-je si prête à perdre mon âme pour des caresses
Pourquoi m'apparais-tu, tentateur
Charnu avec la chair de mes fantasmes inéquitables
Aveugle, je verrais encore tes flammes.
Il y a un homme que j'aperçois
La mort se cache sous son chapeau
Il m'invite tout en souriant
Et mon cœur devient son complice
Pourquoi ne bat-il pas autant quand j'ai peur
Quel pouvoir me tire vers lui
Suis-je si naïve, si charmée
Suis-je si facilement séduite, une proie aisée.
Il y a un homme que j'aperçois
Il tient la mort à l'intérieur de ses bras
Et mon cœur saignant dans ses mains
Je suis perdue, loin de moi-même
Et s'il osait m'aimer
Si il m'aimait…

Fabrice Dulac

Extrait de la publication

TABLE DES MATIÈRES

Première partie 1

Deuxième partie 81

Troisième partie 189

Quatrième partie 227

Extrait de la publication

Si la vie n'était pas un véritable combat,
au sein duquel l'univers aurait
perpétuellement quelque chose à retirer
du succès des batailles que nous menons,
alors elle ne vaudrait guère mieux
qu'une série de petits spectacles égoïstes
dont on pourrait se retirer à son gré.
Mais la vie nous donne le sentiment
qu'elle est une lutte de tous les instants.

William James

Extrait de la publication

Première partie

… la source du pouvoir n'est pas tant le sang qu'on laisse couler, mais plutôt le consentement.

Mary Renault

CHAPITRE 1

Carol croisa les jambes et, tout à fait consciente d'en être à son troisième verre de blanc sec depuis le dîner, elle fit lentement tourner entre ses doigts le pied du verre qu'elle tenait dans la main droite. N'exagérons pas, se réprimanda-t-elle, avant de prendre une autre gorgée. Elle soupira. Il valait mieux délaisser le produit de la vigne locale et se tourner vers quelque chose de plus inoffensif.

À la lueur des pittoresques lampes à l'huile qui éclairaient le café, Carol reprit sa lecture du *Philadelphia Inquirer*, dont elle distinguait à peine les caractères d'imprimerie. Non que cela fût important : le journal était vieux d'une semaine, et elle l'avait déjà parcouru juste avant de monter dans l'avion qui l'amènerait à Paris, et une autre fois encore durant le vol en direction de Bordeaux. Tout de même, ces nouvelles lui rappelaient son environnement familier. Les sentiments de réconfort et de souffrance finirent cependant par s'annuler ; le journal ne parvenait pas à capter son intérêt. Elle but encore du vin, tentant de noyer la déception qu'elle avait aussi emportée avec elle d'un côté à l'autre de l'océan.

Le petit café en plein air des Allées de Tourny, l'une des rues importantes du centre-ville de Bordeaux,

était situé en face du Grand Théâtre. Elle étudia les détails de la façade classique de l'édifice. Son guide mentionnait que ce théâtre avait servi de modèle à l'Opéra de Paris. L'immense portique à colonnades, surmonté de douze statues représentant les muses et les grâces, chacune associée à un mois de l'année, était d'une splendeur à couper le souffle. Ainsi illuminé, il tranchait sur la noirceur impénétrable du ciel nocturne et avait une aura presque magique. Au moins, songea-t-elle, il y a encore un peu de beauté et de magie dans le monde, même si mon univers à moi en est dépourvu.

Elle se demanda s'il y avait un opéra ou une pièce à l'affiche et résolut de vérifier le lendemain. Peut-être jouait-on *La Traviata*. En plein ce qu'il me faudrait ! se dit-elle. Une œuvre où la femme est rejetée et meurt de consomption ! Elle avala le reste du vin.

« Pardon, mademoiselle. Vous permettez ? » [1]

Elle leva les yeux. Un homme vêtu avec élégance se tenait près de sa table.

« Je ne parle pas français. » Elle buta sur les mots de la seule phrase complète en français qu'elle réussissait à prononcer.

« Je vous ai demandé si je pouvais m'asseoir à votre table. » Il s'exprimait dans un anglais impeccable et sur un ton assuré. L'arrogance qui se dépeignait sur son visage avait quelque chose d'irritant.

Carol en fut agacée. Si elle s'était engagée hors des sentiers battus pour venir dans un endroit comme Bordeaux, c'était justement pour éviter des rencontres de ce type. « J'aimerais rester seule. Désolée.

— Ça, je puis le comprendre », dit-il. Mais il restait planté là à l'observer.

Mal à l'aise, elle reprit sa lecture.

« Le café est plein. Il n'y a pas d'autre place. »

1 NDT : En français dans le texte.

Extrait de la publication

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son *Inquirer*. Toutes les chaises étaient occupées, sauf celle qui se trouvait à sa table. Elle leva de nouveau les yeux vers l'inconnu.

C'était un homme séduisant – et sûrement bien nanti, aurait déclaré Rob. À l'exception de quelques mèches argentées sur les tempes, sa chevelure s'agençait avec ses vêtements de cuir dernier cri, de couleur noir jais. Sa peau était pâle. Un bref instant, probablement à cause de l'obscurité en arrière-plan, elle eut une impression visuelle singulière, l'étrange sensation d'apercevoir une image en deux dimensions se découpant sur un fond en trois dimensions, comme les effigies de carton à travers lesquelles les touristes passent la tête et les mains pour qu'on les prenne en photo. L'aspect le plus fascinant de sa physionomie était ses yeux gris. Ceux-ci étaient comme la fumée, d'une couleur intense et troublante, même sous l'éclairage tamisé. Un an auparavant, elle aurait sans doute jugé que les traits de l'individu présentaient une intéressante combinaison.

Elle haussa les épaules. « Asseyez-vous.

— Merci. Vous êtes trop aimable. » [2]

Carol tenta de reprendre sa lecture, mais elle ressentait comme une invasion la présence d'une autre personne dans son espace vital. Ne voulant pas non plus engager la conversation, elle se détourna, replia le journal sur ses genoux et observa la scène typique de la vie française qui se déroulait sous ses yeux. Comme au centre-ville de n'importe quelle ville insulaire, tout le monde semblait se connaître, du moins assez pour se saluer. Les mobylettes et les motocyclettes zigzaguaient entre les petites voitures économiques. Plusieurs conducteurs étaient jeunes, vêtus de denim

2 NDT : En français dans le texte.

Extrait de la publication

ou de cuir, et communiquaient en criant d'un véhicule à l'autre. Les trottoirs palpitaient de vie – des gens portant des emballages de papier Kraft, d'où dépassaient des baguettes ou des légumes, des hommes ou des femmes traînant avec eux d'épais porte-documents ou des boîtes à lunch en plastique, des couples élégamment vêtus pour la soirée. Cette animation éveillait son intérêt, ne fût-ce que par l'aspect inusité qu'elle revêtait pour elle. Mais elle avait déjà eu l'occasion d'entendre d'autres touristes substituer le mot « boredom » – c'est-à-dire « ennui » – au mot « Bordeaux ». Elle s'ennuyait avant même d'arriver. Son séjour serait bref.

« Vous êtes des États-Unis. Votre accent vous trahit. »

Elle se tourna vers son importun compagnon. Il la regardait, l'air désinvolte mais droit dans les yeux. « Oui, je suis Américaine.

— Du Midwest, de la côte Est, ou des deux ?

— Récemment, de Philadelphie.

— Mais vous n'êtes pas née là-bas. »

Le serveur déposa un grand verre de vin rouge devant son compagnon de table. L'homme lui tendit un billet de dix francs. Il prit le verre, en huma le contenu, puis le reposa sur la table.

« Un pays intéressant. Que je connais bien et dont je maîtrise la langue, dit-il en rempochant la monnaie. D'une histoire et d'une tradition moins anciennes que celles de la France, bien sûr, mais ce qui vous manque en profondeur, vous le compensez certainement en innovation.

— Probablement, dit Carol en regardant de nouveau ailleurs.

— Je m'appelle André. Et vous ? »

Elle pivota vers lui. Il inclinait son verre en y faisant tourner le liquide. Le vin couvrait brièvement la paroi de verre avant de redescendre. Le visage de l'homme

reflétait un savant mélange d'intérêt blasé et de curiosité oisive, additionnés d'un soupçon de condescendance.

« Écoutez, je ne suis pas d'humeur à faire la conversation. Je désire vraiment être seule.

— Comme vous voulez. » Elle savait qu'il se sentait insulté, mais c'était son affaire.

Carol allait encore une fois se détourner, mais il lança immédiatement : « Il n'y a pas beaucoup de femmes qui voyagent seules à Bordeaux à cette période de l'année, en particulier de belles femmes. J'ai toujours aimé cette allure – hanches étroites, poitrine forte, fesses fermes, cheveux châtains, yeux saphir, limpides comme un ciel d'été… »

Avec un soupir dégoûté, Carol prit son sac, lui tourna le dos et se précipita hors du café.

On était en avril, mais il faisait déjà assez chaud pour ne porter qu'une veste légère en soirée. Elle décida de se promener le long du fleuve avant d'aller dormir. Elle n'était pas fatiguée et désirait réfléchir.

L'eau de la Garonne était trouble. Cela provenait, lui avait-on dit lors d'une visite guidée de la ville, de l'accumulation de neige et de boue qui descendait des montagnes situées au nord-ouest, du côté de l'Atlantique. Elle flâna sur le large chemin de pierre qui bordait la rive gauche. Le jour, les piétons et les véhicules remplissaient les abords du fleuve d'une cacophonie turbulente. Mais la nuit, les quais appartenaient aux ténèbres. Le grincement des épais cordages qui frottaient sur les bollards, gardant prisonniers les cargos, avait la faculté de l'apaiser. Au-dessus de sa tête se dessinait un mince croissant de lune, n'en faisant paraître le ciel que plus noir. Tout était tranquille, ici, paisible, sans qui que ce fût pour interrompre le cours de ses pensées.

La situation dans son entier lui paraissait sortir tout droit d'un mélodrame. À présent, avec le recul, elle réalisait qu'elle aurait dû se douter dès le départ que

Rob ne lui était pas fidèle. Tous les signes embarrassants avaient clignoté autour d'elle, telles les lumières à la fin d'un entracte ; tout le monde sauf elle avait vu la fin de la pièce approcher. On est toujours la dernière à savoir, dit-on, et en songeant à cela elle prit de nouveau conscience de l'amertume qui l'avait envahie jusqu'à saturation.

Elle entendit un bruit et se retourna. Le chemin était désert.

« Wow ! Quel sang-froid ! » se dit-elle. C'est ce qui arrive lorsqu'on s'est habituée à faire partie d'un couple… on a peur d'être seule. Mais elle savait qu'il s'agissait en fait d'autre chose. Être seule était même ce qu'elle souhaitait maintenant. Après un an, elle avait encore peur de s'engager. Voilà pourquoi elle avait quitté la maison, s'était retrouvée dans un pays dont elle ne parlait pas la langue. Et même si le divorce avait été déchirant, la douleur de la solitude avait été encore plus pénible. Mais elle l'avait supportée, jour et nuit, jusqu'à s'en faire presque une amie ; à présent, elle refusait de se départir d'un sentiment qu'elle considérait comme un allié.

Encore une fois ce bruit, comme un caillou sur lequel on aurait donné un coup de pied.

Carol fit volte-face. Le chemin était désert et la rive, toujours silencieuse. Devant elle, un tunnel passait sous le pont de Pierre, ce pont en arc à quatre voies, construit à l'époque napoléonienne pour empêcher les grands vaisseaux de poursuivre leur route vers le sud, qui se dressait au milieu de la ville. Il n'y avait pas d'éclairage dans le tunnel.

Elle faillit regagner la rue principale – elle l'apercevait d'où elle était –, mais elle n'avait pas envie d'affronter tout de suite le vrai monde. Il n'y a personne ici, se dit-elle. Le tunnel est vide. Tu peux voir de l'autre côté. Ce n'est probablement qu'un chat.

Le chemin plongeait vers une profonde obscurité. La rumeur des eaux du fleuve submergeant les rochers et frappant contre la balustrade de bois se réverbérait sur les murs et se joignait à l'écho de ses talons claquant sur les pierres humides. Le bruit de la circulation provenant du pont allait s'atténuant.

Soudain, elle entendit un bruissement. « Qui est là ? » lança-t-elle en anglais d'une voix forte, réalisant que, si quelqu'un se trouvait là, il ne comprendrait probablement pas ses paroles. Elle se retourna. L'obscurité l'engloutit immédiatement, tandis que, là-bas, sur le sentier, la lune diffusait sa lumière blanche.

Elle était à mi-chemin, aussi près de l'entrée que de la sortie du tunnel. Elle hésita mais avança de quelques pas. On aurait dit que quelqu'un marchait derrière elle. Puis tout redevint silencieux.

Les battements de son cœur lui martelaient les oreilles. Ses poumons se comprimaient dans sa poitrine, et elle réalisa que les muscles de son dos et de son cou étaient crispés. Sa peau luisait de sueur.

Carol continua d'avancer mais entendit de nouveau un bruit de pas qui se confondait avec le sien. Lorsqu'elle s'immobilisa, l'autre s'arrêta aussi, une fraction de seconde plus tard. Elle pressa le pas, courut vers la sortie du tunnel tout en jetant des regards derrière elle.

Paf ! Elle buta contre un objet solide et poussa un cri. Elle tourna la tête et tomba face à face avec l'homme du café.

« Vous ! » dit-elle, tout aussi effrayée qu'indignée, en s'éloignant de lui à reculons.

Il ne dit rien et se contenta de l'observer. Son visage semblait plus mince, lui donnant un air légèrement famélique. Mais il était beaucoup plus grand et massif que Carol se le rappelait.

Elle recouvra ses sens rapidement. « Pour qui vous prenez-vous pour avoir le culot de me suivre ? Je devrais vous dénoncer à la police. »

Ses lèvres se tordirent en un sourire dénué d'humour, mais il ne disait toujours rien.

Carol, furieuse, tenta de le repousser pour passer, mais il lui prit le bras. « Laissez-moi tranquille ou je vais crier ! l'avertit-elle.

— Allez-y, criez, si vous aimez les effets sonores. Moi, ça me plaît bien. Mais n'allez pas croire que quiconque entendra. Et si d'aventure on vous entendait, personne ne viendrait à votre aide. »

Elle lui balança son sac à bandoulière et, du même élan, tenta de lui appliquer un coup de pied dans l'entre-jambe. Il sourit, une lueur d'amusement dans les yeux, manifestement ravi de la voir si impuissante et apeurée. Sa bouche s'ouvrit un instant, assez longtemps pour que le subconscient de Carol enregistre quelque chose d'étrange. Elle reçut comme un avertissement la vague de peur qui se brisa et inonda son corps.

« Qu'y a-t-il ? [3] fit une voix masculine jaillissant de tout près.

— À l'aide ! À l'aide ! » cria-t-elle dans sa langue maternelle.

Soudain, son assaillant la repoussa. Elle trébucha et chuta la tête la première sur le sol.

Elle retint son souffle, s'attendant à ce qu'il se jette sur elle. Mais elle entendit plutôt un bruit de lutte et, lorsqu'elle se retourna, elle vit un homme plus vieux, âgé d'au moins soixante ans, essayant de se défendre contre celui qui l'avait attaquée.

Elle se releva d'un bond, criant, s'agitant frénétiquement, espérant attirer l'attention des occupants des voitures qui, encore assez nombreuses malgré l'heure tardive, circulaient en haut sur le pont. Mais le port était trop peu éclairé pour qu'on la vît et le bruit des véhicules couvrait ses cris.

---

3 NDT : En français dans le texte.

L'homme plus âgé n'était pas de taille face à l'autre, plus jeune et plus grand. Elle devait l'aider. Elle martela le dos de l'assaillant et lui assena des coups sur la tête avec son sac. Au milieu de leur lutte à trois, elle entendit le vieil homme pousser un cri puis devenir tout mou.

Carol resta figée. Elle recula de quelques pas. Dans le silence glacial, l'homme qui disait s'appeler André allongea le vieillard et lui renversa la tête de manière à exposer son cou. La figure d'André, pâle, intense, semblait émerger de l'obscurité. Lorsqu'il ouvrit la bouche, un rai de lumière se posa sur des incisives affûtées.

Soudain, ses lèvres se posèrent sur la chair dénudée dans un baiser qui parut presque érotique. Au même instant, ses yeux se rivèrent sur ceux de Carol. C'était comme si un rayon laser les unissait. Elle ne pouvait détourner son regard.

Instinctivement, elle ferma les yeux et contracta les paupières, mais elle était hypnotisée et si horrifiée par les bruits de succion qu'elle ne pouvait faire un geste. Cependant, un instinct de survie dut refaire surface, car elle eut conscience de reculer subrepticement. Plus elle s'éloignait, plus la fascination perdait de sa force. Lorsqu'elle fut à une distance suffisante pour se sentir en relative sécurité, elle se retourna et se mit à courir vers la rue en hurlant.

« Mademoiselle Robins, décrivez-nous encore une fois votre assaillant, s'il vous plaît », demanda l'inspecteur Lepage en ouvrant son calepin à une page vierge d'un geste soigneusement étudié. Durant les deux heures qui avaient suivi le meurtre, le lieu du crime avait été éclairé, le corps avait été examiné et photographié sous tous les angles possibles, le secteur avait été envahi par les policiers, les reporters et les badauds, et Carol avait répondu à cette question au

moins dix fois. Elle avait oscillé entre la peur et la tristesse avant de sombrer dans le découragement. Finalement, un engourdissement émotionnel s'était installé en elle.

« Écoutez, je vous ai déjà donné son signalement. Et je vous ai raconté ce qui est arrivé. Est-ce que je ne pourrais pas retourner à mon hôtel ? Je suis épuisée.

— Encore une fois, mademoiselle. »

Carol soupira. Elle était à bout de nerfs. Le fait d'être passée à un cheveu de mourir n'était pas uniquement ce qui la bouleversait. Le vieil homme avait trouvé la mort, et elle était toujours en vie *grâce* à cette mort. Elle sentait que la culpabilité allait se superposer à l'image grisâtre du meurtre et rester encore très longtemps imprégnée dans son esprit. Pour le moment cependant, tout ce qu'elle voulait, c'était retourner à sa chambre et être seule.

« Il était grand – environ un mètre quatre-vingts, d'une carrure plutôt athlétique. Les cheveux noirs, blancs sur les tempes, des yeux gris. Le teint pâle. De grandes dents. Il portait une veste et un pantalon de couleur sombre, en cuir. Et une chemise et des chaussures foncées, coûteuses. Vous savez, le genre d'accoutrement négligé à la mode. Il devait avoir une dizaine d'années de plus que moi, peut-être trente-cinq ou trente-sept ans. Il parlait français, et aussi un très bon anglais, et disait s'appeler André.

— Est-ce que ses traits avaient quelque chose de particulier ?

— Je vous ai déjà dit que je ne faisais pas trop attention à lui.

— Mais vous avez été assise en sa compagnie durant quinze minutes dans un café ?

— Je dirais plutôt cinq minutes. Et je vous répète que j'étais en train de lire. Je l'ai laissé s'asseoir à ma table uniquement parce qu'il n'y avait pas d'autres places. »

Extrait de la publication

Le petit détective trapu dans sa veste marron froissée continuait de prendre des notes et de fumer cigarette sur cigarette. Carol avait l'impression qu'il se fichait complètement de son histoire et griffonnait machinalement des notes parce qu'il avait pour mandat de noircir son calepin. Elle avait aussi la désagréable sensation qu'il ne la prenait pas au sérieux.

« Et pourquoi vous promeniez-vous dehors si tard ?

— Je n'avais pas sommeil. La nuit était belle.

— Faites-vous souvent des promenades seule la nuit ?

— Parfois.

— Dans les ports mal famés ?

— Je ne savais pas que c'était dangereux. Bordeaux est censée être une ville sûre. C'est ce que le guide nous avait dit. »

Lepage renifla. « Dites-moi, mademoiselle Robins, pourquoi vous trouvez-vous dans cette ville ? »

Carol se raidit. Elle n'avait nullement l'intention de raconter sa vie à cet homme. « Je suis en vacances.

— À ce moment-ci de l'année ? La plupart des touristes viennent en été, lorsque le temps est clément, ou à l'automne, lorsque les raisins sont mûrs.

— Je ne suis pas folle du vin nouveau. »

Lepage soupira. « Alors, vous avez vu ce dénommé André attaquer le menuisier.

— Oui. Je vous ai dit tout ça plus tôt. Il s'est penché au-dessus du vieil homme, il l'a renversé un peu vers l'arrière, en lui cassant peut-être le cou ou le dos, puis…

— Vous vous rendez compte, mademoiselle, de la force qu'il lui aurait fallu pour briser la colonne vertébrale d'un homme à mains nues ?

— Je le sais bien. Il faisait noir. Je vous dis juste ce dont je me souviens.

— Continuez.

— À ce moment-là, le menuisier, comme vous l'appelez, était silencieux.

— Il criait beaucoup juste avant que l'autre homme le renverse ?

— Non. Je ne suis pas certaine. Tout ça s'est produit si vite. Je crois qu'il était déjà mort.

— Et si je vous disais que le cou et la colonne vertébrale du menuisier ne présentent aucune fracture ? »

Carol le fixa impassiblement le temps de deux ou trois battements cardiaques, puis elle ajouta : « Je n'ai pas dit qu'ils l'étaient. J'ai dit *peut-être*. »

Le policier soupira et passa la main dans sa chevelure grisonnante, puis la laissa poursuivre son récit. « Ensuite, le meurtrier a ouvert la bouche et a mordu le menuisier au cou, comme un animal. Pendant tout ce temps, il m'observait. » Elle eut un frisson involontaire à ce souvenir.

Le détective abaissa son calepin. « Dites-moi, mademoiselle, êtes-vous allée au cinéma récemment ?

— Qu'est-ce que vous essayez de me dire, inspecteur ?

— Je me demande simplement si vous n'avez pas vu certains films dernièrement. Du cinéma fantastique, par exemple.

— Écoutez, je sais que tout ça ressemble à Dracula, mais c'est ce que j'ai vu. Je ne peux prétendre avoir vu autre chose. Je l'ai vu mordre le vieil homme. Ça, j'en suis sûre. Je ne sais pas s'il a bu son sang ou quoi, tout ce que je sais, je vous l'ai dit. »

L'inspecteur Lepage soupira de nouveau, glissa ses notes dans la poche de sa veste, puis s'alluma une nouvelle cigarette avant de laisser tomber son mégot pour l'écraser sous son pied. D'un air presque las, il la prit par le bras. « Très bien, mademoiselle. Un de mes officiers va vous accompagner à votre hôtel. Bien sûr, je vous demande de ne pas quitter la ville pour le moment. Vous devrez venir au commissariat pour signer votre déposition. Et il se pourrait que j'aie d'autres questions. »

Il la conduisit vers le parking où l'attendait une voiture de police et lui ouvrit la portière arrière. Alors qu'elle montait dans le véhicule, il lança : « Un avertissement. Puisque l'assaillant peut vous reconnaître, vous êtes peut-être en danger. Un homme sera garé à proximité de votre hôtel.

— Vous voulez dire que vous me gardez sous surveillance ?

— Pour votre sécurité. Et, je vous en prie, mademoiselle, ne faites plus de promenades seule la nuit. »

Il claqua la portière et le chauffeur démarra.

CHAPITRE 2

Le lendemain, la police interrogea Carol de nouveau à son hôtel, à la fois en personne et au téléphone, pour clarifier certains détails. L'inspecteur Lepage, en particulier, semblait de plus en plus sceptique. On aurait dit que, pour lui, plus vite le temps passerait, plus vite il arriverait à oublier cette affaire. Il laissait Carol dans le vague, posant les questions et fournissant peu de réponses à celles de la jeune femme. La seule chose qu'il avait accepté de révéler, c'était que le rapport d'autopsie demeurait incomplet et qu'on n'avait arrêté aucun suspect. Hormis à la police, elle ne parlait à personne.

Le meurtre avait ébranlé Carol. Elle rêva à un énorme loup qui avait le visage de son agresseur, prêt à bondir, le sang coulant de sa gueule béante aux crocs acérés. Elle se réveilla en sursaut, le corps couvert de sueur, le cœur battant à tout rompre dans sa poitrine. Il était près de vingt-deux heures quand elle trouva le courage de s'aventurer hors de l'hôtel.

« Il me faut un taxi », dit-elle au portier du Royal Médoc. En attendant la voiture, elle regarda autour d'elle. Au bout de la rue, un petit homme fumant un cigare se tenait appuyé contre un réverbère ouvragé. Il regarda dans sa direction tout en feignant de ne pas

l'avoir remarquée. Manifestement, c'est le policier qu'on m'a assigné, songea-t-elle, et il n'est pas très habile.

Une fois dans le taxi, elle demanda au chauffeur, dans un français laborieux, de la conduire au Saint-Jacques, un petit restaurant situé de l'autre côté de la Garonne, aux environs de Bouliac. Elle y avait mangé le premier soir de son arrivée à Bordeaux. La nourriture était bonne, chère mais à prix fixe, et l'endroit était charmant. En outre, elle avait envie de s'éloigner de l'hôtel, ne fût-ce que pour un repas. Comme elle s'y rendait en taxi, elle se sentait suffisamment en sécurité. Elle en prendrait un aussi pour rentrer, alors tout devrait bien se passer.

Un serveur fit asseoir Carol près d'un foyer, devant une fenêtre. Seules deux autres tables étaient occupées, toutes les deux par des couples. Perché sur une basse colline, le restaurant de banlieue offrait une vue sur la ville plane. Des lumières scintillaient, émanant des maisons qui s'étalaient sous ses yeux, et des traits de rouge et d'ambre brillaient le long des artères principales qui traversaient le centre-ville. À l'intérieur, l'éclairage paisible des ampoules incandescentes illuminait richement le mobilier en chêne et le tissu violet. Le feu dansait dans la cheminée et jetait une lueur réconfortante qui la réchauffait un peu – durant la nuit, le temps s'était refroidi de manière inattendue.

Elle mangea lentement, savourant le repas, le bon vin et sa chance de se retrouver dans un autre décor. Mais ses pensées étaient troublées, s'égarant d'abord dans des réminiscences du meurtre horrible, puis dans des souvenirs plus lointains. Bizarrement, elle se prit à se rappeler la façon dont elle et Rob s'étaient rencontrés.

J'étais si différente à l'époque, songea-t-elle. Plus jeune, même si c'était seulement il y a quelques années, mais assurément plus naïve. Rob était le genre de

Extrait de la publication

gars qui l'avait toujours attirée – blond, un air de beau gosse, le sourire étincelant, bronzé, athlétique, avec une carrière couronnée de succès. Elle se souvenait de s'être dit qu'il semblait tout droit sorti des pages de *GQ*. [4]

Tous deux venaient d'une famille de classe moyenne typique des États-Unis. Ils s'étaient rencontrés à la fête d'ouverture d'un théâtre amateur de Philadelphie, alors qu'il était rédacteur en chef d'un futile magazine local et qu'elle s'efforçait de terminer son cours de droit à l'Université de Pennsylvanie. Il était si facile de devenir amoureuse de lui, se dit-elle. Trop facile.

Le serveur s'arrêta à sa table pour remplir son verre d'eau. Il lui sourit et elle baissa les yeux sur son coq au vin.

Le mariage avait eu lieu trois mois plus tard. Ils avaient acheté une maison en rangée dans la cité dite « de l'amour fraternel », en plein centre-ville, dans le quartier Society Hill. Carol se débrouilla pour se trouver un emploi de secrétaire juridique dans une petite firme d'avocats en attendant de passer l'examen du Barreau. Le poste de Rob et sa note de frais leur permettaient de bénéficier tous les deux d'un mode de vie enviable. Ils s'offraient souvent des vacances hors du pays et plusieurs de leurs soirées étaient occupées par des sorties entre amis, dans des parties ou des événements culturels. Rob s'acheta un Macintosh et consacra son temps libre à écrire « le plus grand scénario américain », comme il disait à la blague. Carol continua à confectionner des costumes, à apporter son soutien moral et à donner un coup de main au théâtre, et elle suivit une série de cours d'art dramatique. C'était la première fois depuis le collège qu'elle avait le loisir de faire ce qui lui plaisait le plus : jouer.

4 NDT : Magazine américain s'adressant à la clientèle masculine.

Tout semblait parfait, jusqu'au jour où elle découvrit la lettre.

Elle savait qu'il l'avait cachée, mais il y aurait toujours le doute que peut-être, inconsciemment, il voulait qu'elle mît la main dessus. La lettre était destinée à Phillip, le meilleur ami de Rob et aussi le plus vieil ami de Carol dans cette ville. Rob lui avait confié avoir déjà été bisexuel, avant leur mariage. Cela, elle pouvait l'accepter. Il avait changé. Mais à en juger par la façon dont il décrivait ses sentiments dans la lettre, il était évident que non seulement cette relation avec Phillip durait depuis longtemps avant sa rencontre avec Carol, mais que, durant leur mariage, il y avait eu toute une série d'autres hommes et d'autres femmes. Rob jurait à Phillip qu'il était maintenant fidèle… fidèle à Phillip. Il demandait à celui-ci d'être patient, car il essayait d'annoncer à Carol son intention de divorcer. Il cherchait simplement à le faire de la façon la moins blessante pour elle.

Puis, il y avait eu les accusations, les larmes, les discussions sans fin, ses récriminations à elle, ses excuses à lui, les suppliques qu'ils s'adressaient l'un à l'autre, et le blessant rejet. Finalement, l'horrible vérité avait éclaté : Rob avait contracté le VIH d'une femme qui collaborait au magazine, une de ses nombreuses aventures. Il l'avait refilé à Phillip. Celui-ci s'était soumis aux tests, qui affichèrent trois fois des résultats positifs ; tous deux étaient porteurs du virus. Rob ne l'avait su que récemment.

Cela porta à Carol un coup terrible. Plongée en pleine stupeur, elle se força à subir un test. Le résultat fut négatif. Puis un deuxième. Négatif aussi. Mais elle ne pouvait se défaire de l'impression qu'un destin funeste préparait son entrée en scène. Elle était terrorisée à l'idée de passer un troisième test. À quoi bon ? se disait-elle. Je vais bien finir par avoir un résultat positif. La clinique lui avait assuré qu'il pouvait en

être autrement. Peut-être n'avait-elle pas été infectée. Mais elle était douée pour la recherche et se renseigna sur le virus ; Rob avait infecté à peu près tout le monde avec qui il avait eu plus d'une relation sexuelle ; les paroles d'espoir du personnel de l'hôpital ne lui apaisaient pas l'esprit. Il n'était pas dans sa nature d'affronter un résultat positif ; elle savait qu'elle ne pourrait survivre à ce type de nouvelle.

Même si la décision du divorce avait été simple, il s'était agi malgré tout d'une rude épreuve. Un avocat de sa firme prit en main la poursuite et eut vite fait de la sortir de ce mariage. Et elle avait rapidement voulu passer à autre chose. Déchirée par tout un spectre d'émotions, elle rêvait de voir la fin de ce calvaire.

Son assiette était vide. Elle décida de ne pas prendre de dessert, mais opta pour un café et un Cointreau. Une seule autre table était occupée à présent.

Une année durant, elle avait vécu seule dans leur maison, se contentant de plats surgelés, regardant beaucoup la télé, travaillant comme commis surnuméraire et ne faisant rien d'autre. Deux fois elle échoua à l'examen du Barreau. Elle manquait de plus en plus ses cours d'art dramatique et se détachait du théâtre. Ses amis s'éloignèrent et elle les laissa aller. Elle s'habitua rapidement à la solitude et en vint même à préférer ce mode de vie. Et les rares fois où les autres essayèrent de jouer les entremetteurs, elle se trouva toujours des excuses.

La douleur s'était atténuée et avait été remplacée par une fragile couche d'hébétude qui finit par se solidifier. Elle n'avait nullement l'intention de troubler ce palliatif.

Alors qu'elle avalait son digestif à petites gorgées, le serveur lui apporta l'addition. Elle compta soigneusement les francs qu'elle devait payer. L'addition incluait le pourboire, mais elle ajouta quelques pièces.

Il ne faisait pas de doute qu'elle avait quitté son emploi sur un coup de tête. L'entente avec Rob était plus que raisonnable. Elle vendit la maison, sa voiture et tout ce qu'elle possédait, et décida de voyager. L'argent lui permettrait de vivre pendant trois ans, si elle faisait bien attention. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle ferait après, mais cela lui importait peu. Tout ce qu'elle voulait, c'était partir très loin et voir si elle pourrait se trouver de nouvelles raisons de vivre, quelque chose qui l'inspirerait, car elle savait maintenant que tout n'était pas attribuable au divorce et à la trahison. Elle s'était elle-même trahie. Avec le recul, elle comprenait que son mariage avait été une illusion. Tous deux avaient bien joué leur rôle, mais pas assez bien, pas du fond du cœur, et à présent elle devait vivre avec les conséquences. Et cela l'amenait à tout remettre en question. C'est bizarre, songea-t-elle, je me suis toujours efforcée d'être juste et honnête, de bien faire les choses. Pourquoi donc ai-je l'impression d'avoir gaspillé ma vie ?

Elle avait lu que même si son test était positif – ce qui n'avait pas été le cas jusque-là –, le fait d'être porteuse du virus ne voulait pas nécessairement dire qu'elle développerait la maladie. Mais les pourcentages étaient continuellement à la hausse. Elle ne présentait encore aucun symptôme, elle avait toujours une petite chance. Et juste avant son départ de Philadelphie, elle avait reçu un appel de Rob ; on venait de diagnostiquer chez lui un sarcome de Kaposi. La nouvelle l'avait terrifiée, enragée, déprimée et remplie d'apitoiement sur elle-même, sur Phillip, sur tous les gens qui avaient été liés à cette terrible chaîne dont Rob était le maillon central. C'était un mauvais rêve éveillé, un cauchemar sans fin. Elle n'éprouvait aucun regret pour sa vie passée qui s'était terminée abruptement, mais aucune nouvelle vie ne venait la remplacer. Et, dans son esprit, il ne semblait pas se dessiner beaucoup d'autres possibilités.

Son repas terminé et l'addition payée, elle vida son verre. Elle était la dernière cliente dans le restaurant. Il n'y avait plus de raison de s'attarder.

Dehors un vent glacial lui enveloppa les jambes. Carol portait un manteau léger, de couleur beige, qu'elle resserra sur son corps. Il y avait peu de voitures dans la rue, et surtout aucun taxi en vue. Elle pensa retourner dans le restaurant pour en appeler un, mais au même moment les lumières du restaurant s'éteignirent. Elle jeta malgré tout un coup d'œil entre les rideaux de dentelle, mais ne distingua aucune présence à l'intérieur.

Je suis à un pâté de maisons d'une artère principale et, sans aucun doute, le policier assigné à ma protection me surveille toujours, se rassura-t-elle.

Elle fit face au vent et se dirigea vers l'endroit le plus éclairé, au bas de la petite colline. Avant même d'atteindre le coin de la rue, elle entendit une voiture venir derrière elle. C'était un taxi. Elle lui fit un signe et le chauffeur ralentit.

« Le Royal Médoc », lui dit-elle en refermant la portière.

Il démarra immédiatement.

Tout cet alcool – près d'un litre de vin et un verre de Cointreau – l'ayant rendue un peu ivre, Carol posa la tête sur le dossier de la banquette et ferma les yeux. Instantanément, l'image de son agresseur se forma sur l'écran de ses paupières. Elle rouvrit les yeux brièvement, pour les refermer aussitôt.

On ne l'avait pas prise au sérieux à la police, du moins quand elle affirmait avoir vu l'assaillant mordre le vieil homme. Elle-même n'y croyait pas. La scène semblait tout droit sortie d'un film d'horreur. Cela n'avait aucun sens, et si quelqu'un lui avait raconté une semblable histoire de meurtre, elle aurait pensé que cette personne blaguait ou était folle à lier.

Une forte odeur de cigare interrompit ses pensées. Elle se mit à observer le chauffeur, dont elle ne voyait que l'arrière de la tête, et se demanda s'il ne s'agissait pas du policier.

Les rues qu'elle apercevait par la fenêtre du taxi lui étaient inconnues. Il avait pris un chemin différent, moins direct, pour se rendre à l'hôtel. Elle vérifia sur le compteur. Celui-ci indiquait déjà seize francs, et la course entière lui en avait coûté seulement dix-huit à l'aller. Il faisait manifestement des détours pour lui soutirer plus d'argent.

« Pardon », dit-elle en français. Le chauffeur l'ignora. « Écoutez, je veux que vous alliez directement à l'hôtel. Par le pont de Pierre, s'il vous plaît », continua-t-elle en mêlant les deux langues.

N'obtenant toujours pas de réponse, elle se demanda s'il l'avait seulement entendue. Le chauffeur ne changea pas de direction. En fait, il accéléra.

Carol regarda derrière elle. Par la vitre, elle voyait s'éloigner les lumières brillantes du centre-ville, sur l'autre rive du fleuve. Elle résolut de sauter du taxi au prochain arrêt.

La voiture fila le long de la rive droite, des éclairs illuminant par moments la route. Il avait plu à cet endroit. L'humidité faisait luire les rues et les trottoirs, et l'odeur d'ozone saturait l'air.

Carol ne voyait pas d'autres véhicules dans ces rues désolées, ni aucun piéton.

« Arrêtez la voiture, maintenant ! Laissez-moi sortir », cria-t-elle en anglais, mais le chauffeur ne lui prêta aucune attention.

Elle ouvrit la portière. Ils allaient si vite qu'elle ne pouvait sauter sans se blesser. Il se mit à ralentir. Elle leva les yeux. Devant eux, une longue limousine argentée était garée près de l'eau. Un homme de grande taille se tenait debout à côté.

Même si elle ne pouvait l'apercevoir distinctement, elle sut d'instinct qu'il s'agissait du meurtrier.

Carol se jeta en bas du taxi et tomba dans la rue avec un bruit sourd et sinistre. Elle gémit. Elle s'était écorché les deux genoux et meurtri la hanche gauche, mais ne faisait pas attention à ses blessures.

D'un bond, elle se releva. Le chauffeur n'était plus au volant. Il courait vers elle, tout comme le meurtrier. Elle envoya valser ses chaussures à talons hauts et fila dans la direction d'où le taxi était venu.

Les pierres rondes et lisses du pavé la faisaient glisser, alors elle emprunta le trottoir, dont la surface était plus rugueuse. « À l'aide ! Aidez-moi, quelqu'un ! » cria-t-elle.

Derrière elle, elle entendait un seul bruit de pas.

Elle avait le choix. Ou bien elle continuait le long du fleuve ou bien elle filait derrière les quais de chargement en direction des constructions étroites qui ressemblaient à des entrepôts. Elle se décida rapidement. Le chemin qui longeait le fleuve était trop long, elle n'avait pas l'endurance nécessaire pour rallier les zones plus résidentielles. Mieux valait aller du côté des édifices, où elle pourrait se cacher ou réussirait peut-être à trouver de l'aide.

Elle remonta une petite rue, bifurqua dans une autre, tourna à l'angle de la suivante, dans l'espoir de semer son poursuivant. Elle s'arrêta un instant pour reprendre son souffle et tendit l'oreille. Ou bien il avait cessé de marcher au même moment ou bien il avait perdu sa trace. Elle ne pouvait pas courir le risque de se tromper.

Furtivement, sans faire de bruit, elle s'avança le long du mur d'un édifice en pierre. Un chat cracha tout près d'elle, et elle retint son souffle.

Une allée se profilait devant elle. Par là, elle avait une chance de trouver un endroit où se cacher.

Elle continua d'avancer à petits pas, jetant des coups d'œil devant et derrière elle. Juste avant de tourner le

coin, elle vérifia dans les deux directions, puis expira lentement, son haleine créant un nuage de buée. Elle risqua un regard dans l'allée. Le meurtrier y était, et il se dirigeait vers elle.

Carol battit en retraite. Elle courut dans la direction d'où elle était venue, mais arrivée au dernier pâté de maisons avant la rive, elle tourna à gauche plutôt qu'à droite de manière à ne pas se retrouver près de la voiture.

Toutes les rues lui paraissaient maintenant semblables, un dédale de grisaille luisante pauvrement éclairée, encadrée par des immeubles centenaires. Elle était à bout de souffle et respirait bruyamment. Dans son effort pour découvrir toutes les issues possibles, elle trébucha sur un bout de bois pourri, s'entailla le pied sur un clou et alla presque heurter une poubelle de métal.

Elle ne pouvait pas l'entendre, mais elle entrevit une ombre, une brume, se fondant dans l'obscurité. Il était pourtant bien tangible, aussi furtif qu'un félin chassant une proie, et pouvait probablement flairer son odeur. Il joue avec moi, songea-t-elle, et cette idée l'effraya.

Carol essaya de s'éclaircir les idées. Elle savait que son seul espoir était de sortir de ce labyrinthe et d'atteindre une zone habitée.

Elle emprunta une rue qui menait à une vaste cour.

D'un des côtés partait une autre rue et elle s'y dirigea. Lorsqu'elle tourna le coin, elle resta cependant stupéfaite : il ne s'agissait pas du tout d'une rue, mais seulement d'un renfoncement entre deux édifices. Au bout, s'élevait un mur de brique. Elle s'était engagée dans un cul-de-sac.

Carol entreprit de rebrousser chemin, mais il s'approchait déjà. Désespérée, elle regarda autour d'elle. Il n'y avait pas de mur assez bas pour qu'elle pût l'escalader, pas une fenêtre donnant sur la rue qui ne fût murée ou obstruée par des planches, pas d'issue.

Extrait de la publication

Elle avisa l'escalier d'une sortie de secours, mais il était trop haut pour qu'elle pût l'atteindre. Elle s'essaya tout de même, en sautant, mais rata la cible d'un bon trente centimètres. Aucun sauveur n'allait se pointer, cette fois. Elle regarda autour d'elle, espérant repérer une arme pour se défendre.

Elle ramassa une poignée de cailloux qui étaient à sa portée et les lui lança un à un, comme des balles de baseball. Il les esquiva l'un après l'autre et attrapa le dernier en refermant le poing.

Mais à présent il était trop près, et elle recula d'un pas, acculée au mur couvert de suie. Elle haletait, tremblante ; il n'était même pas essoufflé.

Elle fit quelques pas de côté vers le coin du mur. Il se déplaça aussi, son corps bloquant le peu de lumière qui s'infiltrait jusqu'à cet endroit. Toutes les issues étaient bloquées. Il fondit dans sa direction, la mine hagarde, l'air affamé.

Tout en sachant que sa tentative risquait d'être vaine, Carol essaya de le contourner. Il la repoussa contre le mur de brique, avançant toujours.

L'instinct prit le dessus. Elle attaqua, utilisant des mouvements qu'elle avait pratiqués dans un cours de Wendo à l'université jusqu'à ce qu'ils deviennent pour elle un réflexe. Elle lui donna un coup de pied dans l'entrejambe. Il réagit plus rapidement qu'elle s'y était attendue. Il bloqua son pied avec le sien, la déséquilibrant. Elle lui donna un coup de poing, les jointures serrées, imprimant à son geste une torsion lorsqu'elle l'atteignit au plexus solaire. Il ne broncha même pas. Sans lui laisser le temps de comprendre ce qui arrivait, il lui attrapa les poignets et les lui retint derrière le dos. Il avait les mains glacées. Il pressa son corps contre le sien jusqu'à ce qu'elle fût coincée dans l'angle du mur, incapable de bouger.

« Nos routes se croisent de nouveau. » Sa voix était douce, assurée, comme si tous ses efforts à elle

Extrait de la publication

n'avaient pratiquement pas d'effet sur lui. « Tu n'as pas voulu me dire ton nom, mais c'est Carol, n'est-ce pas ? Carol Robins. En français, ça veut dire "rouge-gorge".

— Comment savez-vous mon nom ? » Elle entendit sa voix vaciller, et elle savait qu'il l'avait entendue aussi.

« La police. Je présume que c'est vrai, à moins que tu ne sois une menteuse.

— Pourquoi vous auraient-ils donné cette information ? » demanda-t-elle, autant par curiosité que pour retarder l'inéluctable.

« J'ai posé la question. Disons simplement que j'ai mes entrées. »

Il se colla contre elle et murmura à son oreille : « Ton sang devrait déjà m'appartenir, Carol. » En lui tenant les poignets d'une main, de l'autre il lui tira les cheveux vers l'arrière. Elle détourna la tête autant qu'elle le pouvait et lui lança un regard furieux.

« Ne jouez pas à ce jeu avec moi », dit-elle avec colère, récoltant un air étonné. « Je sais de quoi vous êtes capable. Si vous devez me tuer, eh bien, finissez-en. »

Il dut percevoir un courage qu'elle ne ressentait pas, car il hésita. « Je suis habitué à ce que mes victimes me supplient de les laisser vivre. Si tu dois demander grâce, fais-le maintenant.

— Je ne compte pas vous supplier. Je doute que ça puisse améliorer mon sort.

— Perspicace. » Il lui saisit la nuque. Même à travers sa chevelure épaisse elle pouvait sentir l'incroyable froideur de sa main. Un frisson la parcourut.

Lorsqu'il la regarda droit dans les yeux, elle crut voir la trace d'une admiration réticente. « Il y a quelque chose en toi… dit-il lentement. Tu es courageuse. »

Il la dévisagea et elle put presque l'entendre peser le pour et le contre dans son esprit. « Il y a longtemps

que je n'ai pas pris une femme. Je me suis lassé. Mais toi… »

La peur céda la place à d'autres émotions. Elle ressentit de la colère, et de l'amertume. Elle en avait assez que l'infortune lui coure après, la réduise en miettes, laboure son âme. Si c'est là la fin de ma vie, faisons en sorte que cela se passe rapidement, se dit-elle. J'en ai assez de souffrir. Elle était hors d'elle.

Elle tourna la tête brusquement et planta ses dents dans le poignet de l'homme. Il recula promptement, horrifié. Une expression de surprise absolue traversa son visage, puis fit place à une fureur intense. Carol ne perdit pas de temps à le contempler. Elle se mit à courir. Mais elle ne put aller très loin. Il la saisit à bras-le-corps. Elle alla donner contre le dur pavé, la face la première, si violemment qu'elle se demanda si sa mâchoire n'était pas brisée.

La tête lui tournait. Elle l'entendit dire : « Si quelqu'un doit mordre quelqu'un ici, ce sera moi ! »

Soudain, il l'agrippa par le bras et la traîna hors du cul-de-sac, puis dans les rues, marchant si vite qu'elle ne pouvait rien tenter pour se dégager. Le béton rugueux parsemé d'éclats de verre et autres débris lui râpait et entaillait les pieds.

Enfin, ils atteignirent la limousine. Il ouvrit la portière, la poussa à l'intérieur, puis claqua la porte derrière elle. Par la vitre teintée à l'arrière de la voiture, elle le vit s'éloigner en courant.

Sans attendre, elle secoua l'une après l'autre les poignées des portières. Elles étaient verrouillées. Elle cogna sur la cloison opaque, tentant désespérément d'attirer l'attention du chauffeur. S'il se trouvait à l'avant, il ne réagit pas. Elle prit le téléphone et poussa les boutons, composant le 0, le 911 et le 999. Il n'y avait pas de tonalité.

Elle finit par se calmer suffisamment pour prendre peu à peu conscience des écorchures et des blessures

sur ses jambes et ses pieds, de sa hanche endolorie et de sa mâchoire tuméfiée. Elle passa la langue sur sa lèvre inférieure et eut dans la bouche un goût de sang.

Ses chaussures et son sac à main, qui contenait à peu près tout ce qui pouvait l'identifier hormis son passeport remisé en lieu sûr dans le coffre-fort de l'hôtel, étaient perdus. Dans la poche de son manteau, elle trouva quelques mouchoirs de papier. Les mains tremblantes, elle retira son bas de nylon. Ses pieds étaient dans un piteux état. Elle utilisa sa salive pour nettoyer tout ce qu'elle pouvait. Une fois traitées ses blessures superficielles, Carol se rassit pour attendre, tentant de recouvrer ses sens et d'évaluer les possibilités qui s'offraient à elle.

Elle finit par songer à un rôle qu'elle avait joué, un jour, durant un cours d'art dramatique. Cette performance avait été brève – une scène seulement –, mais lui avait valu une ovation. Avec un peu d'improvisation, c'était un numéro qu'elle croyait pouvoir reprendre une seconde fois.

Extrait de la publication

NANCY KILPATRICK…

… est états-unienne de naissance. Naturalisée canadienne aux cours des années soixante-dix, elle vit à Montréal depuis de nombreuses années. Au fil de ses publications, Nancy Kilpatrick s'est fait une spécialité des histoires de vampire, l'un des thèmes fétiches du fantastique. Récipiendaire en 1993 du prix Arthur Ellis de la meilleure nouvelle (« Mantrap »), elle a été deux fois finaliste au prix Bram Stoker (dont en 1995 avec *La Mort tout près*) et cinq fois finaliste au Prix Aurora. Nancy Kilpatrick a publié à ce jour, sous son nom ou celui d'Aramantha Knight, quatorze romans, cinq recueils de nouvelles, plus de cent vingt-cinq nouvelles, sans oublier quatre scénarios de bandes dessinées et huit anthologies de nouvelles fantastiques.

EXTRAIT DU CATALOGUE

Collection « Romans » / Collection « Nouvelles »

001	*Blunt – Les Treize Derniers Jours*	Jean-Jacques Pelletier
002	*Aboli* (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
003	*Les Rêves de la Mer* (Tyranaël -1)	Élisabeth Vonarburg
004	*Le Jeu de la Perfection* (Tyranaël -2)	Élisabeth Vonarburg
005	*Mon frère l'Ombre* (Tyranaël -3)	Élisabeth Vonarburg
006	*La Peau blanche*	Joël Champetier
007	*Ouverture* (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
008	*Lames sœurs*	Robert Malacci
009	*SS-GB*	Len Deighton
010	*L'Autre Rivage* (Tyranaël -4)	Élisabeth Vonarburg
011	*Nelle de Vilvèq* (Le Sable et l'Acier -1)	Francine Pelletier
012	*La Mer allée avec le soleil* (Tyranaël -5)	Élisabeth Vonarburg
013	*Le Rêveur dans la Citadelle*	Esther Rochon
014	*Secrets* (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
015	*Sur le seuil*	Patrick Senécal
016	*Samiva de Frée* (Le Sable et l'Acier -2)	Francine Pelletier
017	*Le Silence de la Cité*	Élisabeth Vonarburg
018	*Tigane -1*	Guy Gavriel Kay
019	*Tigane -2*	Guy Gavriel Kay
020	*Issabel de Qohosaten* (Le Sable et l'Acier -3)	Francine Pelletier
021	*La Chair disparue* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1)	Jean-Jacques Pelletier
022	*L'Archipel noir*	Esther Rochon
023	*Or* (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
024	*Les Lions d'Al-Rassan*	Guy Gavriel Kay
025	*La Taupe et le Dragon*	Joël Champetier
026	*Chronoreg*	Daniel Sernine
027	*Chroniques du Pays des Mères*	Élisabeth Vonarburg
028	*L'Aile du papillon*	Joël Champetier
029	*Le Livre des Chevaliers*	Yves Meynard
030	*Ad nauseam*	Robert Malacci
031	*L'Homme trafiqué* (Les Débuts de F)	Jean-Jacques Pelletier
032	*Sorbier* (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
033	*L'Ange écarlate* (Les Cités intérieures -1)	Natasha Beaulieu
034	*Nébulosité croissante en fin de journée*	Jacques Côté
035	*La Voix sur la montagne*	Maxime Houde
036	*Le Chromosome Y*	Leona Gom
037	(N) *La Maison au bord de la mer*	Élisabeth Vonarburg
038	*Firestorm*	Luc Durocher
039	*Aliss*	Patrick Senécal
040	*L'Argent du monde -1* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
041	*L'Argent du monde -2* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
042	*Gueule d'ange*	Jacques Bissonnette
043	*La Mémoire du lac*	Joël Champetier
044	*Une chanson pour Arbonne*	Guy Gavriel Kay
045	*5150, rue des Ormes*	Patrick Senécal
046	*L'Enfant de la nuit* (Le Pouvoir du sang -1)	Nancy Kilpatrick
047	*La Trajectoire du pion*	Michel Jobin
048	*La Femme trop tard*	Jean-Jacques Pelletier
049	*La Mort tout près* (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	*Sanguine*	Jacques Bissonnette
051	*Sac de nœuds*	Robert Malacci
052	*La Mort dans l'âme*	Maxime Houde

Extrait de la publication

053	*Renaissance* (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	*Les Sources de la magie*	Joël Champetier
055	*L'Aigle des profondeurs*	Esther Rochon
056	*Voile vers Sarance* (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	*Seigneur des Empereurs* (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	*La Passion du sang* (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	*Les Sept Jours du talion*	Patrick Senécal
060	*L'Arbre de l'Été* (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	*Le Feu vagabond* (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	*La Route obscure* (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	*Le Rouge idéal*	Jacques Côté
064	*La Cage de Londres*	Jean-Pierre Guillet
065	(N) *Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses*	Peter Sellers (dir.)
066	*Le Passager*	Patrick Senécal
067	*L'Eau noire* (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	*Le Jeu de la passion*	Sean Stewart
069	*Phaos*	Alain Bergeron
070	(N) *Le Jeu des coquilles de nautilus*	Élisabeth Vonarburg
071	*Le Salaire de la honte*	Maxime Houde
072	*Le Bien des autres -1* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	*Le Bien des autres -2* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	*La Nuit de toutes les chances*	Eric Wright
075	*Les Jours de l'ombre*	Francine Pelletier
076	*Oniria*	Patrick Senécal
077	*Les Méandres du temps* (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	*Le Calice noir*	Marie Jakober
079	*Une odeur de fumée*	Eric Wright
080	*Opération Iskra*	Lionel Noël
081	*Les Conseillers du Roi* (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	*Terre des Autres*	Sylvie Bérard
083	*Une mort en Angleterre*	Eric Wright
084	*Le Prix du mensonge*	Maxime Houde
085	*Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli*	Élisabeth Vonarburg
086	*Le Dernier Rayon du soleil*	Guy Gavriel Kay
087	*Les Archipels du temps* (La Suite du temps -2)	Daniel Sernine
088	*Mort d'une femme seule*	Eric Wright
089	*Les Enfants du solstice* (Les Chroniques de l'Hudres -2)	Héloïse Côté
090	*Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu*	Élisabeth Vonarburg
091	*La Nébuleuse iNSIEME*	Michel Jobin
092	*La Rive noire*	Jacques Côté
093	*Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard*	Eric Wright
094	*La Balade des épavistes*	Luc Baranger
095	*Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou*	Élisabeth Vonarburg
096	*L'Ombre pourpre* (Les Cités intérieures -3)	Natasha Beaulieu
097	*L'Ourse et le Boucher* (Les Chroniques de l'Hudres -3)	Héloïse Côté
098	*Une affaire explosive*	Eric Wright
099	*Même les pierres…*	Marie Jakober
100	*Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance*	Élisabeth Vonarburg
101	*Reine de Mémoire 5. La Maison d'Équité*	Élisabeth Vonarburg
102	*La Rivière des morts*	Esther Rochon
103	*Le Voleur des steppes*	Joël Champetier
104	*Badal*	Jacques Bissonnette
105	*Une affaire délicate*	Eric Wright
106	*L'Agence Kavongo*	Camille Bouchard

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

Extrait de la publication

L'Enfant de la nuit
est le cinquante-troisième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en février 2010
pour le compte des éditions

« Nancy Kilpatrick va directement au cœur de l'histoire. Elle ne craint jamais de prendre des risques, et le résultat est toujours probant. »

Poppy Z. Brite

L'Enfant de la nuit

Dépressive à la suite de l'effondrement brutal de son couple, Carol Robins quitte Philadelphie pour Paris et aboutit une semaine plus tard à Bordeaux. C'est là que sa route croise par hasard celle d'André, un vampire obnubilé par le corps de la jeune femme.

Pour sauver sa peau, Carol propose un marché à André : elle sera son esclave pendant deux semaines, en échange de quoi il ne boira pas son sang et lui laissera la vie sauve.

Séquestrée dans un manoir où André cohabite avec d'autres créatures de la nuit – sa « famille » ! –, Carol voit sa vie devenir rapidement un cauchemar, car son « maître » est instable et violent.

Finalement libérée des griffes de son agresseur, Carol se mettra pourtant aussitôt à sa recherche, car elle a maintenant une nouvelle raison de vivre : retrouver cet enfant dont André a tenté d'effacer en elle jusqu'au souvenir !

L'Enfant de la nuit : le premier volume de l'une des plus envoûtantes séries vampiriques, celle du *Pouvoir du sang* !

TEXTE INÉDIT

9 782896 153664

14,95 $

8,99 € TTC

Extrait de la publication